

Studenten...

Les Moins de Vingt Ans

**Organe du
C. E. L.**

6



Nur **LODEN-FREY-MÄNTEL**
sind aus echtem Münchener
Loden. Es gibt keine besseren!

Luxemburg und Belgien:

BASTIAN

Ecke Groß- u. Kapuzinerstraße

A la

Pharmacie MULLER

52, GRAND'RUE, 52



*Vous trouvez tout pour la santé
et contre la maladie*



OPTIQUE

Michel Braun
7, RUE DE CHARBON
VIC
ENGLY

Nach der Schule

Nur Kuchen

von

PATISSERIE

FRITSCH

37, Avenue Pasteur

Boucherie - Charcuterie moderne

JENTGEN - HOFFELT

LUXEMBOURG

RUE DE LA PORTE-NEUVE, 16

TÉLÉPHONE 25-51

KAUDY-KRIER

Maison spéciale de blanc
+ et de sous-vêtements +

LUXEMBOURG, 4, RUE DES CAPUCINS

SALONS DE COIFFURE

==== A. BROUWERS ====

Parfums de toutes
les marques - - -



Soins de Beauté

Place d'Armes - - LUXEMBOURG

Unsere Schreibwarenabteilung

bringt Hefte, Bleistifte, Feder usw.
in großer Auswahl =====
===== zu den billigsten Preisen

STERNBERG FRÈRES, Luxembourg

Die grösste Auswahl in
Damen- Herren- u.
Kinderschuh - - -



finden Sie zu billigen Preisen im

PASSAGE - SCHUHHAUS

==== 48, Großstraße - Luxemburg ====

- Das große Schuhhaus -
mit den kleinen Preisen

ÉTUDIANTS

POUR VOS VÊTEMENTS

UNE SEULE ADRESSE

LE
MAÎTRE-TAILLEUR

S A M Y
85. GRAND'RUE
LUXEMBOURG

Ameublements

HILBERT

MAMER

Luxembourg
avenue de la Liberté



Chaussures



KNAFF

M. KNAFF & C^{IE} s. à r. l.

Luxembourg

- - - Grand'rue 65

Une cuisinière Gaz, Electricité, Charbon ?

Une baignoire ou chauffe-bain ??

Des serrures ou crémones pour votre villa ???

Voyez

Magasins J. NEUBERG

TÉLÉPHONE 39-96 LUXEMBOURG, Grand'rue

L'AFRICAINNE

LOUIS D'OR

LA COCARDE

Club des Étudiants Luxembourgeois Studenten

Organe du C. E. L.

Mars 1936

N° 6

Rédacteur responsable: *R. Koppes.*

Sommaire

On nous attaque!...

Parlons cinéma.

La crise du théâtre.

Noch einmal das Lyceum!

Athalie, première édition.

Importance of the Mediterranean.

„Ski-Latein“.

Plebejer- und Spießertum in der Musik.

Visite aux abattoirs de la ville de Luxembourg.

Gelegenheitskauf.

La bibliothèque Nationale.

Angst und Heldentum.

Chronique du Club.

On nous attaque!...

Il y a quelque temps, ces messieurs les journalistes ont cru de leur devoir, en bons patriotes qu'ils sont, de faire à grand renfort de phrases souvent ronflantes une polémique acharnée contre nos petits périodiques. Outre que nous étions loin de nous douter de l'importance que les-dits messieurs ont la magnanimité de nous accorder, ils nous font une publicité que nos rêves les plus audacieux ne pouvaient espérer.

Une grande partie de leurs réclamations vise la politique pratiquée dans les journaux d'élèves; cela ne nous regarde pas, et d'ailleurs peut-être ont-ils raison.

Seulement, c'est à l'existence même de tout journal d'élèves qu'ils en veulent. Halte-là!

Un journal s'est contenté de mettre en doute la nécessité de l'existence de telles feuilles; un autre a relevé la question avec un esprit tellement radical que lui, qui parle de tolérance, devient intolérant! Ces phrases, qui sentent à une lieue la mentalité de conseiller de village, sont d'un ridicule accompli.

Le journal, qui n'oublie jamais sa bonne petite politique de quémendeur, commence par louer l'auteur de l'article mentionné précédemment: et le voilà parti! Il en veut «aux principes, à l'autonomie de la jeunesse, à la démocratie dans l'enseignement, etc.». Cela s'appelle jeter de la poudre aux yeux! Le signataire de ce méchant article prétend que le niveau de nos productions n'atteint généralement pas celui d'une honnête rédaction; il ne faudrait tout de même pas s'imaginer que, par principe, seuls les plus mauvais élèves signent dans nos journaux. Nous laissons d'ailleurs les lecteurs juger si nos articles ne valent pas beaucoup de ceux d'un quotidien.

Malgré tout l'intérêt que présentent nos études, il ne faudrait pas nous ravaler au niveau d'automates, et croire que nous n'avons d'autre préoccupation que celle de traduire un chapitre de Tite-Live!

Au surplus, le même journal, lors de la parution de notre dernière revue, a bien voulu la qualifier de termes fort élogieux, dont voici la quintessence: «la plupart des articles témoignent à nouveau des efforts littéraires sérieux de ces jeunes gens de moins de vingt ans».

Nous prétendons que nos journaux ont leur utilité indiscutable. Ils ont une haute valeur instructive, parce que chaque signataire ne veut présenter au public que du travail soigné. Ils favorisent et développent notre esprit d'initiative sur tous les terrains; enfin ils constituent un excellent intermédiaire entre professeurs et élèves.

Nous avons d'ailleurs l'honneur d'appuyer nos arguments sur des personnalités qui nous semblent, en cette matière, tout aussi compétentes qu'un journaliste: à ne citer que Monsieur le directeur de l'Athénée et maint autre éminent professeur, tel, par exemple, Monsieur Jean Marie-Durand, qui est aussi un critique distingué.

Pour terminer, mettez encore dans la balance toute la joie que nous procure la préparation de nos articles, et le peu de mal que nous faisons. Pourquoi nous gâter notre plaisir?

Le Comité.

Parlons cinéma

Je suis allé au cinéma. A ma gauche se trouve une jeune personne, probablement une petite bonne; elle doit avoir son jour de sortie; naturellement elle est allée au cinéma, où elle boit, haletante, exaltée, les belles images que lui envoie l'écran. Vraiment, c'est trop fort; écoutez plutôt: pour la sixième fois en trente-deux minutes, «il» n'a pas su voir qu'«elle» l'aimait... à moins, au fait, que ce ne soit qu'«elle» ait voulu «lui» cacher son amour pour le rendre heureux. Ou bien, peut-être est-ce... Et la voilà qui s'excite à chercher la raison majeure pour laquelle les deux amants du film ne sont pas encore reconciliés. C'est pourtant bien simple: les bobines doivent mesurer trois mille cinq cents mètres et tourner pendant soixante-quinze minutes! Ah, la belle invention que le cinéma! Produisant les drames en séries et à la chaîne, il met à la portée des bonniches et concierges les problèmes psychologiques les plus compliqués.

Avez-vous remarqué le calme, le repos qui se dégagent d'une salle de cinéma? Les spectateurs se répartissent en deux catégories principales, ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas. Les premiers, l'oeil mi-clos, l'esprit engourdi, suivent vaguement l'action, sans un mouvement; les autres sont soit des résignés, soit des excités. L'éprouve un profond respect pour les résignés (des gens à l'esprit méchant en concluront que j'en suis un à mes heures); à demi conscients de leur inaptitude à suivre l'intrigue du film, ils se contentent de le regarder comme un beau livre d'images. Les excités, qui cherchent éperdument à comprendre, varient beaucoup en nombre. Mais ils se perdent heureusement dans le reste, et n'enlèvent nullement à la salle son cachet de simili-dortoir...

Quelle commodité que le cinéma: vous occupez, pour une somme d'argent modique, un siège généralement confortable, et si votre repas ne fut pas trop plantureux, si votre besoin de sommeil n'est pas trop pressant, vous pouvez même apprécier ce conflit passionnel qui se déroule sous vos yeux. C'est à ce niveau que montent beaucoup de films; d'aucuns le dépassent; hélas, on les compte! Mais ces petits scénarios simplistes étant encore trop raffinés pour un nombre respectable de braves gens, ils sont tout excusés.

Passons à une autre «qualité» du cinéma. Supposez, lors de la fabrication du film, le metteur en scène à bout d'imagination; il a utilisé tous les quiproquos, tous les mal-

entendus que lui fournissait son sujet, et ne trouve vraiment plus rien. Pourtant il lui reste deux cents mètres de film vierge. A sa place, le désespoir professionnel vous ferait peut-être commettre un suicide? Lui, plus prosaïque, a recours aux premiers plans. Quinze mètres de mélancolie par-ci, dix de sanglots par-là (bien appuyés, avec hoquets et mouchoir de batiste, s'il vous plaît) quinze de songerie, dix de joie . . . Le tour est joué!

Mais qu'en pensent les spectateurs? Dans la répulsion profonde qu'un premier plan accentué provoque toujours dans mon esprit, je démêle l'ennui que me cause cette vue forcée et prolongée d'une simple figure: je ressens une blessure faite à mon sens de l'esthétique. Autant une star est généralement jolie et charmante dans son ensemble (car c'est une justice qu'il faut bien leur rendre), autant son visage me semble uniforme, vide d'expression, lorsqu'il est vu de tout près. Ce truc de cinéaste, qui consiste à montrer au public, au moment dramatique, alors qu'il est peut-être réellement intéressé par l'intrigue, un visage de femme agrandi à l'infini, est une tactique à l'encontre du bon sens. Sous toute la peinture et tout le vernis qui recouvrent sa face, la star est incapable d'exprimer des sentiments violents par une mimique assez forte pour ne pas se rendre ridicule, grossie à tel point.

Stars, vous me rappelez une boîte à cirage,

Où nageraient les yeux, la bouche en coeur, le nez!

Vos traits, qui n'en sont plus sous tous ces maquillages,

Demesurés, grandis sur des mètres carrés,

Nous embêtent de près, si plats, si peu ridés!

Quittez les premiers plans, vous plairez davantage.

Et maintenant, chers lecteurs, je vous entends déjà dire: «La critique est aisée, mais l'art est difficile»!

Peut être aurais-je mieux fait de me taire?

J. D.

La crise du théâtre.

Depuis quelque temps les journaux nous parlent de nouveau d'une grève imminente des théâtres. Serions-nous arrivés à cette «agonie des théâtres causée par le film», que certains publicistes ont préconisée il y a une dizaine d'années? Certainement ce présage ne nous semble plus aussi ridicule à l'heure actuelle. Il y a une **grande** différence entre le muet et le parlant. Naturellement le film muet n'aurait jamais su remplacer le **théâtre**. Car le théâ-

tre c'est le dialogue, tandis que l'art prédominant dans le muet, c'est la pantomime, justement le contraire du dialogue. Nous n'avons qu'à nous rappeler les films à la Charlie Chaplin.) Les rares dialogues que nous trouvons sous forme de sous-titres dans ces films, sont élémentaires, étiologiques ou d'une valeur littéraire manifestement insuffisante. Donc ce film ne viendra jamais en ligne de compte pour faire une concurrence sérieuse au théâtre. Le parlant moderne, tout au contraire, sera capable de lui faire cette concurrence.

Vous m'excuserez d'ouvrir de nouveau une parenthèse pour vous exposer d'abord ce que j'entends par film parlant moderne. Par là je n'entends pas ces intermédiaires entre le film muet et le parlant proprement dit qu'on présente au début au public. Notamment ces films parlants sans paroles, ces films ornés de bruits de portes ou de tintement de cuillère, ces films gémissant, criant, riant, soupirant ou sanglotant — enfin le «Tonfilm» comme l'appellent les Allemands. Non! J'entends par film parlant, le film véritablement filmé, comme nous le voyons aujourd'hui si souvent. Je n'ai qu'à vous rappeler les productions «Marcel Pagnol» Fanny et Marius.

Qui de vous voudrait prétendre que ces films-là ne puissent égaler et même remplacer le théâtre?

En 1930 Marcel Pagnol publie dans le Journal un article manifeste où il proclame la mort du théâtre. Le théâtre, dit-il, est démodé et vieilli. C'est le film parlant qui est appelé à lui succéder et à le remplacer. Ce grand écrivain a raison. En effet le théâtre agonise. Ce n'est pas que je veuille prétendre que l'art du théâtre meure, mais le commerce (en l'occurrence la location des places) qui nourrit l'art théâtral est près de la faillite.

Cette faillite est précisément due à la concurrence que fait le film parlant, le vrai parlant, au théâtre. Et il est à prévoir que le film l'emportera. Le parlant qui est l'art d'imprimer, de fixer et de diffuser le théâtre est d'abord plus accessible aux grandes masses. Ajoutez à cela les grandes économies qu'on pourra réaliser à cause de la suppression des multiples troupes d'artistes, qui résident aux théâtres de province. Outre ces avantages pécuniaires le parlant présente encore l'avantage de détruire ce mauvais cauchemar des écrivains qu'est la règle de l'unité de lieu, sinon pendant toute la durée de la pièce, du moins pendant un acte. Tandis que le théâtre ne peut nous montrer, et encore avec d'énormes frais, que quelques changements de scène.

le film peut nous transporter toutes les 5 minutes dans un autre paysage ou dans un autre décor.

Voilà donc un assez désolant présage (qui malheureusement s'est réalisé déjà en partie). Mais que ces Messieurs les professeurs se rassurent. Si j'ai préconisé ici la mort du théâtre au profit du film, je n'ai pas entendu par le mot théâtre le théâtre classique. A l'écran on n'en voudra pas. Et on continuera à le lire à l'école et on le représentera dorénavant dans quelque salle de théâtre agonisante devant un public qui se fera de plus en plus rare.

G. B.

Noch einmal das Lyceum!

Eis! Kaum zu glauben, denn schon konnte man die ersten Margarethen in den Wiesen finden.

Dieses außerordentliche Ereignis verfolgt die Jugend bis in das Klassenzimmer. An ein Aufpassen ist am Dienstagmorgen gar nicht zu denken. In der Secunda herrscht große Entrüstung! „Die Chemie des ganzen Jahres wiederholen! Einen deutschen Aufsatz für Mittwoch! Und ob Donnerstag überhaupt noch Eis ist...?“ Was tun? Auf der einen Seite die Pflicht, auf der andern der geliebte Wintersport. Sogar die Pffiffigste aus der Klasse ist ratlos.

Die Physikstunde ist ein wahres Martyrium. „... also schwimmt das Eis auf dem Wasser, da sein spezifisches Gewicht leichter ist...“ „Eis? Eis! Ob meine Schlittschuh noch scharf genug sind?“

„Ich wiederhole, das Prinzip des Archimedes...“

„Archimedes?! Verflixt wie kommt denn der aufs Eis?“ „Noch schwieriger ist es, wie ich hinkomme.“ Der Aufsatz lastet wie ein Alpdruck auf 20 Schülerinnen.

Es klingelt! Wir sind erlöst! Irgendwo wird ein Stoßseufzer hörbar. „Ach, wenn so ein idealer Professor uns den Aufsatz bis nächste Woche verschöbe!“ Ein herrlicher Gedanke! Der Vorschlag muß gleich in der deutschen Stunde mal versucht werden. Denn Probieren geht über Studieren, und wer wagt, gewinnt.

Schon schließt sich die Tür hinter dem nichtsahnenden Professor. „Wer wird die inhaltsschwere Frage stellen?“ Die Klasse sitzt wie auf glühenden Kohlen. — Alltägliche Formalitäten werden anscheinend heute mit besonderer Genauigkeit erledigt. Schon entschlüpft das Notenbüchlein der wohlbekannten, braunen Mappe, öffnet sich, und...

„Bitte Herr Professor, wir müssen Sie etwas ganz Wichtiges fragen.“ Der Gestrenge nimmt gespannt die Brille

wieder ab. „Würden Sie uns wohl den Aufsatz etwas verschieben?“

„Aber Ma...“

„Sie sind doch auch ein begeisterter Anhänger des Sports. Aber Aufsatz und Schlittschuhlaufen zusammen, nein, das ist ein Ding der Unmöglichkeit.“

„Es ist nichts unmöglich!“ ist die lächelnde Antwort. „Doch“, ein verständnisvoller freundlicher Blick gibt den 20 Mädels neue Hoffnung. „Für dieses Mal sollen Sie ihrer Sportbegeisterung freien Lauf lassen können. Ich will bis Montag mit der Abhandlung warten.“

Tosender Beifall !!

Dieses feine Jugendverständnis hat den Professor seinen Zöglingen sehr nah gebracht, und seine Schülerinnen werden ihm nur noch mehr Hochachtung und Anerkennung zollen.

Es lebe das Lyzeum !!!

(Sich zugetragen im «Lycée des jeunes Filles» in Luxemburg, im Februar 1936.)

Athalie, première édition

Je ne relate pas ici les faits, on aura rempli suffisamment ce devoir: je relève simplement quelques incidents caractéristiques.

Depuis trois quarts d'heure, la salle s'énevrait, s'excitait. Certains professeurs même tapaient du pied. Et il suffit de l'entrée en scène du directeur du lycée pour déchaîner un chahut étourdissant, forcené. Quelques jeunes hurleurs de qualité extra, qui manifestaient au poulailler leurs sentiments divers plutôt librement, redoublèrent, dans la mesure du possible, d'activité.

Ensuite toute la salle se répandit dans la Grand'rue, où le directeur de l'Athénée, paternel, enjoignait aux élèves de rentrer chez eux, parce que l'étude du soir allait commencer. Six heures moins vingt. L'autocar des acteurs fit son entrée dans la Grand'rue, salué par les huées et les cris de quelque cent jeunes sujets qui, enfreignant délibérément le règlement sacré (ou le sacré règlement?), n'étaient pas encore penchés sur leurs manuels de classe!

Ce fut une course, un rush vers la place du théâtre, où on arriva bien avant l'autocar (il paraissait se ressentir de sa panne!) Ensuite, les acteurs débarquèrent, et l'un d'eux, saluant cérémonieusement, s'excusa en termes choisis de leur retard... «On va jouer tout de suite» dit un autre. Cela

ajouta une donnée au problème suivant: quelle idée un acteur se fait-il des spectateurs en général et de leur patience en particulier?

Des lycéennes s'entretenaient avec une actrice, qui avait fait de gros efforts «pour réparer des ans l'irréparable outrage». D'ailleurs, entre nous, toutes les actrices avaient un peu cet «éclat emprunté...»

Une moralité, entre autres, découle de cette histoire: le téléphone est trop vulgaire pour des acteurs, même au vingtième siècle!

J. D.

Importance of the Mediterranean.

The Italo-Abyssinian conflict which, undoubtedly, holds almost the first rank amidst the great political events of the last five years, has given quite a new aspect to that gigantic problem constituted by the balance of power in the Mediterranean.

I am not concerned with politics and do not want to meddle with other people's business. That is why I do not mean by the analysis of different considerations which may give Italy some pretensions for strengthening her position in the Mediterranean to speak in favour of the operations which are going on now in Abyssinia. Far from it. In my opinion nothing in the world can serve as an adequate excuse for that burning match which has been thrown into a tin of powder.

But if we condemn any attempt capable of breaking peace, we must agree on the other hand that Italy did not act by mere whim or by a sudden impulse. She was rather compelled to do so by the drift of events.

All of us know that the need of raw materials and the flail of surplus population have necessarily given the Italian policy a character of wideness (*carattere di vastità*). Italy cannot be satisfied with her small European territory. she must have a free access to the Atlantic, the Black Sea, and the Indian Ocean. And now! What is really the case? Italy is hemmed in on every side and hindered in her political and commercial expansion.

France, being in possession of Corsica, commands the Gulf of Genoa. In addition she has balked Italy of Tunis, where the European population is formed by Italians for the most part, and we might say that France has rebuilt the ancient empire of Carthage in the northern Mediterranean.

Now what about England? I need not repeat what every one knows. Wherever there is a rich territory or an important strategic point on this wide earth, England has got possession of it, or at least exercises some influence upon it.

She rules over Gibraltar which commands the access to the Atlantic, possesses Malta that stands like a sentinel in front of Sicilia, and dominates the way to Africa. Since 1882 she reigns over Egypt.

One circumstance, however, which has nearly exacerbated the Italians, is, that Yugoslavia that new-born country claims for herself the mastery over the Adriatic. Now the domination of that sea has ever been for Italy a question of vital importance, and it would be a deadly blow to her if another people should succeed in overthrowing her supremacy over that part of the globe.

And what do we see after this short glance at the map of Europe? We realise that England and France have got the better part of the important territories around the Mediterranean, and that there is not much left for the Italians whose ancestors called this sea so proudly: «Mare nostrum».

I do confess that although I do not wish back to Italy the days of the ancient Roman Empire, I am nevertheless in favour of a more equitable balance of power in the Mediterranean.

If the great statesmen of today could only succeed in giving Italy a little more satisfaction in that point of view, be assured, that would mean an important step towards the general welfare of mankind.

F. B.

„Ski-Latein“

Sonne um uns, — — und viel Schnee,
und steile Hänge die zum Tal abfallen jäh,
und mitten drin, da liegt ein kleiner Ort,
wo aller Wunsch heißt: „Schnee!“ und die Devise: „Sport!“

Lange Englishmen, mit kurzen Pfeifen,
blasiert, wie immer, durch das Dörfchen streifen;
sehr wortkarg sind sie, und ein bißchen ungeschickt,
den Ski-Lehrer als allerersten machen sie verrückt,
weil sie viel Wert auf gerade Haltung legen,
und auch beim Skilauf dieses zu bezeugen pflegen.

**Dann sind da Damen mit viel Mut und Ungestüm,
die laufen nur im allerneusten Skikostüm,
und ist ihr „Schneepflug“ auch nicht sportgerecht,
so ist das grüne Hütchen trotzdem echt.**

**Die alten Herrn mit weißem Bart,
das ist 'ne ganz besondere Art;
sie laufen nur so ab und zu,
gewöhnlich pflegen sie der Ruh,
und steh'n und seh'n mit viel Behagen,
die Andern ihre Knochen wagen.**

**Außerdem gibt's junge Leute,
des Fotografen fette Beute;
sie sind sehr lustig und sehr wild,
und lassen machen manches Bild.**

**Nachmittags, wenn die Nacht fällt nieder,
sieht im Kaffeehaus man sich wieder.
Das Jazz-band spielt, zu seinen Klängen
auf glatter Die! sich Paare drängen.
Tabakrauch zieht durch den Saal,
und langsam füllt sich das Lokal;
bei einem Glase weißem Wein,
erzählt man dann sein „Ski-Latein“.**

Dietrich.

Plebejer- und Spießertum in der Musik.

Die Kunst, im allgemeinen, kann nie hoch genug über dem durchschnittlichen Alltagsniveau stehen; die Musik jedoch, im besonderen, kann sich, infolge ihrer stark ausgeprägten harmonischen Schmiegsamkeit und Anpassungsfähigkeit, nicht genug vor den dumpfen und platten Niederungen allzu menschlicher Leidenschaften und allzu wirklichkeitsnahen, instinkthaften Denkens und Fühlens hüten. Auf der andern Seite besteht nämlich keineswegs die Gefahr, daß sie zu hoch in den abstrakten Höhen reinen ästhetischen Empfindens verschwinde, da sie, ein Produkt, mit einem ihrer beiden Faktoren zu innerst in dem schwankenden Gefühlsleben und der differenzierten Psyche des Menschen wurzelt. Daraus geht hervor, daß die Musik eng mit dem menschlichen Kulturniveau verknüpft ist, sich so eigentlich mit dem Menschen weiterentwickelt, wobei natürlich eventuelle Rückbildungen nicht ausgeschlossen

sen sind, im Gegenteil! Daran schließt sich ebenfalls der jeweilig vorherrschende „musikalische Geschmack“ einer jeden Epoche: Wir hören heute z. B. lieber Wagner, R. Strauß oder M. Ravel, als Lulli, Rameau, J. S. Bach oder Händel. Die Musikgeschichte zeigt uns große Strömungen, die den Werken von ganzen Jahrhunderten fast ihren inneren Stempel aufdrückten. Als der Klassizismus, das ist die reine, abgeklärte, fast abstrakte Richtung, die den wahren Zweck nur in der Musik an sich sieht, nach seinen eminenten Wegbereitern Bach, Händel, Haydn und Mozart, den höchsten Ausdruck in Beethoven erhalten hatte, steuerte die Musikkunst unter H. Berlioz, Franz Liszt und später besonders R. Wagner einer lebendigeren, farbigeren und psychologisch begründeteren Tendenz zu, die durch Leitmotivierung und lokales Kolorit dem Wesen des Menschen näher kommt. Dies mag uns also die großen Nuancierungsmöglichkeiten der Musik dartun, sowie ein gewisses Hinstreben zu allgemein menschlicher Auffassung, Entgegenkommen, das sehr oft gefährlich werden kann.

Was bedingt nun die Popularität eines Musikwerkes? Im Grunde genommen, nichts anderes als der mehr oder weniger große Melodienreichtum, denn nur die Melodie gefällt dem Laien. Je sinnfälliger, anspruchsloser sie ist, desto größeren Anklang findet sie beim Durchschnittspublikum. Hier liegt z. B. das Verhängnis für zahlreiche, an sich wunderschöne, jedoch zu einfache und zu melodiose Lieder Schuberts: Sie werden aus der Sphäre höheren Gefühls in das platte Alltagsleben hineingerissen und uns heute breitgetreten, besudelt, verzerrt, als „Dreimädlerhauspotpourris“ überall entgegengebrüllt. Oder kennen Sie den breitspurigen, behäbigen Spießbürger nicht, der, bei satter, rühr- und weinseeliger Stimmung, mit heiserer, gebrochener Stimme, im bekannten Drehorgelton, zu gröhlen anfängt: Ich schnitt es gern in alle Rinden ein!

Eine verhältnismäßig große Tendenz zum Melodiosen birgt gewöhnlich die Operngattung; doch niemals feierte die „Melomanie“ wohl solche Orgien, wie in der Blütezeit des Belcanto der italienischen Oper mit Donizetti, Rossini, Bellini. Auch Verdi hat ihr, besonders aber in seinen noch nicht unter Wagners Einfluß stehenden Erstlingswerken, wie Troubadour, Traviata, Rigoletto, Aida usw., einen anscheinlichen Tribut gezahlt. Es ist auch wirklich nicht sehr erbauend, wenn man heute einen Backfisch mit viel Gefühl und noch mehr Taktlosigkeit die Arie des Manrico „Schon naht die Todesstunde“, im IV. Akt des Troubadour, in flottem Walzertempo, herunterklimpern hört.

Wesentlich höher zu werten ist die schlichte, einfache Melodieführung, die weder schmachtend süß, noch stark pathetisch oder sinnlich ist. Ihr Gebiet ist das simple, anspruchslose Volkslied, in dem Dichtung und Melodie, was ungekünstelte Schwulstlosigkeit anbelangt, sich die Hand reichen. Als klassisches Beispiel hierfür mag man Goethes „Heidenröslein“ in seinen verschiedenen Vertonungen anführen. Doch kann diese sogenannte „Volkskunst“ nicht als vollwertig angesprochen werden, ebensowenig wie das „Heidenröslein“ sich seines genialen Schöpfers würdig erweist. Hat doch Goethe größtenteils ganz andere Sachen geschrieben, die nicht ins Volk gedrungen sind und in vornehmer Kühle abseits stehen.

Die «Volkskunst» findet jedoch überall eifrige Anhänger, die sie zu verteidigen suchen und oft auch den wahrhaft genialen Kunstäußerungen vorziehen. Hatte ich da einmal ein Gespräch mit einem sehr gebildeten Herrn, der nicht nur behauptete, das Absingen von Liedern à la Hermann Löns durch deutsche Jungens und Mädels sei der Ausdruck hohen künstlerischen Empfindens, sondern es noch wagte, Camille Saint-Saëns zu bekritteln und ihm vorzuwerfen, er sei in den „elfenbeinernen Turm gestiegen“. Vor einer solch evidenten musikalischen Unkenntnis und Begriffsverwirrung blieb mir natürlich weiter nichts übrig, als höflich zu kapitulieren.

Es liegt mir fern, den Volksliedern jede Daseinsberechtigung und jeden Wert abzusprechen; im Gegenteil, sie bilden einen wesentlichen, wenn nicht den größten und besten Faktor unserer kulturellen Volkserziehung. Doch sollte man die Grenzen richtig ziehen können und nicht alles zusammen in einen einzigen Topf schmeißen. Eintopfgerichte passen nämlich nicht zu zivilisierten und gebildeten Menschen.

Es wird mir immer ein Rätsel bleiben, wieso das Penalgesetz, das sich doch sonst bei jeder Gelegenheit bemerkbar macht, noch kein Mittel gefunden hat, gewissen „musikalischen Kleptomane“ auf die langen Finger zu klopfen. Denn, in Ermangelung eigener Inspiration, nehmen diese „Leuten“ gewöhnlich von rechts und links, um ihre Dutzendware geschmackloser Schlager zu fabrizieren und auf den Markt zu schleudern. Nicht genug, daß die Welt mit diesem infamen Produkt menschlicher Unzulänglichkeit schon verseucht ist, müssen dazu auch noch große Musiker herhalten und mit in diesen Schmutz gezeitert werden. Gott, man nimmt die Sache auf die leichte Schulter: kneipt den Ansatz, der bekanntlich immer am schwer-

sten ist, irgendwo aus einem mehr oder weniger unbekanntem Werk, ändert die Tonart, das Tempo und fertig ist die Laube. So fand ich z. B. bei zwei Schlagern, die, vor nicht langer Zeit erst, noch großen Anklang fanden, daß der Anfang jedesmal Note für Note abgeschrieben war: Der eine ging zurück auf die Aubade im „Roi d'Ys“ von Eduard Lalo, der andere auf „Nuris Lied vom Gehorsam“ im 1. Akt der Oper „Tiefland“ von Eugen d'Albert.

Viel schlimmer und verbrecherischer als das Abgucken ist jedoch die gewollte und bewußte Nutzbarmachung (durch Verjazen) der Werke berühmter Meister. Es ist ja ein Hohn auf alle Kultur, wenn da eine Bande von unreifen, grünen Jazzjünglingen den Pilgerchor aus Wagners „Tann-



häuser“ in einem Teufelstempo herunterstept. Diebstahl und Sakrilegium in aller Öffentlichkeit und unter dem tausendhändigen Applaus der Menge: Wahrhaftig, wir können stolz sein auf unser Jahrhundert!

Hierher gehört ebenfalls das ungeschliffene Benehmen des sich ach so vornehm dünkenden Publikums, das sich heutzutage in allen Konzert- und Theatersälen breit macht. Man sieht da neben der mondänen Dame, für die ein Konzert oder ein Theaterabend eine Modenschau ist und eine Gelegenheit, in dem neuesten Abendkleid zu paradien, den wohlgenährten Durchschnittsspießer sich den Anschein geben, etwas von Musik zu verstehen, den Kopf träumerisch oder gerührt zurücklehnen und mit pathetischer Geste sich die Augen mit der Hand verdecken. Unter solchen Umständen muß natürlich die bekannte Katastrophe hereinbrechen: Man klatscht wie besessen mitten in K. M. von

Webers „Aufforderung zum Tanz“ hinein, nach Verklingen der Schlußakkorde des Allegro Vivace, noch elf Takte vor dem eigentlichen Finis. Es sind jetzt wohl neun oder zehn Monate her, daß man sich in Luxemburg diesen groben Scherz erlaubt und ihn obendrein noch schön brav durch den Rundfunk in alle Welt hinausposaunt hat. Die lieben Landsleute mögen sich jedoch beruhigen; sie besitzen nämlich nicht allein das Monopol musikalischer Ungezogenheit. Ich denke da eben an eine Carmenaufführung, der ich einst im Stadttheater Ostende beiwohnte. Zum besseren Verständnis muß ich vorausschicken, daß der Saal voll Engländer saß. Diese durchaus höflichen und musikliebenden Gentlemen machten sich zunächst höchst angenehm bemerkbar durch den Umstand, daß sie größtenteils erst während des I. Aktes auf der Bildfläche erschienen, mit liebenswürdigem Lächeln die Zuschauer aufforderten, sie zwischen den Sesselreihen durchzulassen und so die ganze Aufführung störten. Zu Beginn des II. Aktes nun, singt Carmen in Lillas Pastias Schmugglerschenke ein Zigeunerlied, dessen Kehrreim vom Chor auf der Bühne aufgenommen und mit rhythmischem Händeklatschen begleitet wird. Und siehe da, beim Refrain klatschte der halbe Saal begeistert mit, obschon der Akt erst begonnen hatte und das Zigeunerlied noch gar nicht beendet war.

Versuchen wir nun, zum Schluß, zu verschiedenen großen Musikern hinaufzusteigen, bei denen natürlich von Plebejer- und Spießertum gar keine Rede sein kann, in deren Schaffen man aber hier und dort eine sogenannte Entgleisung beanstanden kann, das heißt, eine allzu sehr ausgeprägte Hingebung an ein ethisch oder ästhetisch nicht besonders hochzuwertendes Ideal. Gehen wir zunächst auf Wagner zurück, dessen neuartiges Wirken bei späteren Autoren entweder Sympathien oder Antipathien auslöste und so der heutigen modernen Musik ihren Stempel aufgedrückt hat. Wenn man die Werke der zweiten Periode als Ganzes betrachtet, müssen notwendigerweise die „Meistersinger“, dieser krampfhafteste Versuch eine echte, deutsche, komische Oper auf die Beine zu stellen, als Fehlgriff zu deuten sein. Dies leuchtet einem aber besonders erst ein beim Anhören des Schlußteiles des II. Aktes, mit dem höchst peinlichen, gewollt grotesken und verzerrten „Ständchen Beckmessers“ und der berüchtigten, brutalen Prügelzene.

Die Tradition Wagners ist in Deutschland von Richard Strauß in extremster und fast nicht wiederzuerkennender Weise fortgesetzt worden. Bei diesem Autor ist eine krank-

haft anmutende Sucht nach schwül sinnlichen, nerven-aufpeitschenden Szenen zu bemerken, so z. B. der erotisch laszive „Tanz der sieben Schleier“ aus „Salome“ und das symphonische Gedicht „Don Juan“.

Während die neueren Russen, Igor Strawinsky und Serge Prokofieff einem atonalen Obskurismus entgegensteuern und die Polen bemüht sind, sie nachzuahmen, (ich denke an „Match“ von Kondracki, diesen unentwirrbaren, lärmenden Tonknäuel, den Herr H. Pensis einst auf das Programm seines polnischen Konzertes gesetzt hatte), lieb-äugelt der Franzose Maurice Ravel manchmal mit einem besseren Jazz und geht mit seinem primitiven, aus dionysischem Urquell rhythmisch durchpulsten „Bolero“, einem ausgesprochenen musikalischen Danaismus und Surrealismus entgegen. Daneben hat die Musikkunst, in ihrer reinsten, klassischsten Form eine letzte Zuflucht in dem zum Teil antiwagnerianischen Frankreich gefunden und steht jetzt da in vollendeter und glänzender Prachtentfaltung, getragen von sechs Größen: Camille Saint-Saëns, César Franck, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Vincent d'Indy und Paul Dukas.

F. W.

Visite aux abattoirs de la Ville de Luxembourg.

L'accueil amical et chaleureux que nous réserva Monsieur Léandre Spartz, directeur des abattoirs, contribua pour une large part au souvenir agréable que nous avons emporté d'une institution où le sang coule si abondamment. C'est sous sa conduite que nous avons traversé les vastes étables où le bétail séjourne avant d'arriver à la «salle d'exécution» proprement dite (si j'ose m'exprimer ainsi). Là les victimes sont soit tuées par des balles explosives, soit électrocutées, et éviscérées ensuite. A la plus grande satisfaction de quelques participants, le service chômait ce jeudi-là. Après avoir passé par la triperie, où bouillonnent dans des cuves profondes les boyaux et le futur «Kuddelfleck», notre groupe s'aventura dans les salles frigorifiques pour faire une promenade à travers une véritable forêt de taureaux, vaches, veaux et porcs accrochés au plafond par des crochets roulants. Bon Dieu! et dire que tout cela aura disparu avant le mercredi suivant!

A côté de la salle des machines dans laquelle — soit dit entre parenthèses — se dresse comme instrument de ré-

serve la chaudière à vapeur d'un ancien sous-marin britannique («Vindictive»), il y a une installation que Monsieur Spartz vient d'introduire il y a quelques années. C'est ici que les viandes détériorées sont décomposées par de la vapeur sous pression, séchées et broyées ensuite pour donner une nourriture très concentrée, estimée dans les porcheries et les basses-cours. Une promenade à travers le magasin des peaux termina la première partie de notre visite.

Pour ceux d'entre nous qui croyaient notre randonnée terminée, Monsieur Spartz avait préparé une surprise dans son laboratoire.

Je n'ai pas besoin d'insister ici sur la haute considération dont Monsieur Spartz jouit dans le monde savant à l'étranger aussi bien que dans notre pays, grâce à ses travaux scientifiques; ce qu'il faut relever surtout, c'est le zèle infatigable et le grand dévouement qu'il témoigne à l'égard de la jeunesse estudiantine. Dans un exposé concis Monsieur Spartz nous donna un aperçu sur un domaine que l'école ne peut qu'esquisser: l'état pathologique des bêtes domestiques pour autant qu'il se rapporte à la consommation des viandes.

Comme maladies bénignes il nous cita les obstructions de différents appareils (digestifs et excrétoires) par des causes purement mécaniques, formation de calculs rénaux, de gravelle pancréatique (M. Spartz nous distribua même des échantillons). Ensuite on nous parla des parasites. Les taeniades occupent le premier rang: le *taenia solium* aux centaines de proglottis, le ver solitaire de l'homme; la cysticerque de ce ténia se trouve dans le porc. Sous le microscope nous pûmes voir le scolex (tête), muni de ventouses et d'un rostellum entouré de crochets, le *taenia saginata* (maladie nationale d'Abessinie), le minuscule *taenia echinococcus* du chien, dont la cysticerque aux milliers de scolex produit chez l'homme de graves tumeurs, le *taenia coenurus* du chien dont la cysticerque loge dans le cerveau du mouton et y cause de graves déséquilibres: le plus connu en est le «touris». Parmi les nemathelminthes les ascarides sont les parasites les plus fréquents. Nous eûmes la chance de pouvoir en examiner un exemplaire vivipare à travers le microscope: les strongylides dont un spécimen, le *dochminus duodenalis*, provoque une maladie connue sous le nom de «anémie des mineurs»: les trichotrachelides dont les représentants les plus connus sont les trichines etc. etc. Une autre maladie, plus terrible, dont la fréquence augmente chez les animaux aussi bien que chez les hommes, c'est le cancer. Ce mal redoutable sur l'essence duquel on n'est

pas encore fixé, s'attaque à tous les organes. Nous pûmes voir de nombreuses préparations. Entre autres un foie de boeuf, qui, atteint par cette maladie, avait le poids considérable d'une trentaine de kilos.

Pour terminer sa causerie, Monsieur Spartz tint à nous rendre attentifs à quelques glandes d'une importance primordiale dans la médecine moderne: les glandes surrénales qui produisent l'adrénaline, la glande thyroïde et en dernier lieu l'hypophyse, bien protégée et enchassée dans la selle turcique de l'os sphénoïdal. C'est dans cette glande qu'on voit aujourd'hui le régulateur des autres, c'est-à-dire de tout le système végétatif.

C'est avec intention que Monsieur Spartz ne nous a pas parlé de la tuberculose, vu que ce sujet sera traité dans une conférence spéciale qu'il a promis de nous faire prochainement. En attendant nous lui exprimons nos sincères remerciements.

Bh.

Gelegenheitskauf!?

Eines schönen Vormittags kam *er* stolz vom Autohändler zurück im Bewußtsein, Autobesitzer geworden zu sein. Denn *er* hatte einen uralten Ford für ein paar Tausender gekauft.

Am Nachmittag ging die erste — und nebenbei gesagt, auch letzte Fahrt — mit diesem Vehikel los. Also, die ganze Familie stieg ein. Großmutter, Mutter und Kind, in dem alten Ford beisammen sind. Nebenbei waren noch zwei Verwandte, Schwiegermama und idem Papa verstaubt worden. Hinten Großmutter und Schwiegermama, das Kind mußte sich natürlich auf den Boden setzen, vorne Mann und Frau. *Er* drückte auf einen Knopf. Der Motor ließ ein bedrohliches Knurren hören, worauf *er* die Handkurbel voller Angst hervorholte und nach einigen zwanzig Umdrehungen fing der Motor endlich an, sich in Gang zu setzen. *Er* stieg wieder auf seinen Führersitz empor und gab Gas, der Motor heulte auf, wie ein getretener Hund. Vorsichtig einschalten, der Motor machte eine letzte verzweifelte Anstrengung, ein Ruck und aus war er. Neue Turnübungen mit der Handkurbel und endlich ging es definitiv los. Der Kilometerzeiger stand auf dem Nullpunkt, trotzdem der Wagen jetzt schon minimal 15 Stundenkilometer fuhr! Die Hupe miaute mit einem bestimmten, marktdurchdringenden Ton. Gottseidank war weit und breit kein Mensch oder Gefährt zu sehen. Bald war die

Familie aus der Stadt heraus. Auf der Landstraße ging es ausgezeichnet, ein Pferdefuhrwerk wurde ohne jeden Un- oder Zwischenfall überholt. Da das Auspuffrohr schadhafft war, herrschte bald ein schrecklicher Gestank im Wagen, die Fenster ließen sich nicht aufmachen, der dazu benötigte Mechanismus war allem Anschein nach eingerostet. Das Kind im Fond schrie, die Großmutter kneifte, was dem Schwiegerpapa zuviel wurde, sodass er seinen Spazierstock nahm und kurzerhand die Scheibe einstieß, was wieder einen Wutausbruch des Wagenbesitzers zur Folge hatte.

Jetzt kam aber ein Berg. Im ersten Gang keuchte und pfauchte der Wagen bergaufwärts, hinter sich eine dicke Rauchwolke von verbranntem Oel herziehend. Oben angelangt, zischte es im Motor, wie in einem Kochkessel. *Er* stieg aus um nachzusehen, ob vielleicht das Kühlwasser kochte, bei welcher Gelegenheit *er* sich empfindlich die Finger verbrannte. «Auf keinen Fall will *er* sich der Gefahr aussetzen, mitsamt seinem Wagen in die Luft zu fliegen», denkt *er*. Also eine halbe Stunde Ruhepause für den Motor — —.

Wieder ging es weiter, diesmal bergabwärts. Der Motor kam auf Touren, in wahnsinniger Eile rasten Bäume und Telegraphenstangen am Wagen vorbei, Groß- und Schwiegermama fielen abwechselnd von einer Ohnmacht in die andere. Und . . . Achtung! Kurve! die alten Reifen gleiten und rutsehen zur Seite weg. . . . So verdankte der Wagen der Zentrifugalkraft den abgesplitterten Lack, ein abgebrochenes Trittbrett, ein zerbeultes Schutzblech und noch eine zerbrochene Scheibe. Um bildlich zu sprechen: «Die Schminke ist weg».

Aber ein alter Ford ist nicht leicht tot zu kriegen. Weiter ging es mit viel Geruck. Aber der Motor hatte den Gnadenstoß bekommen. Um das Vergnügen noch zu erhöhen, platzte in der nächsten Kurve ein Pneu, Wagenheber war keiner vorhanden, also mußte die ganze Familie anfasseln.

Wieder ging es weiter. Durchquerung eines Waldes. Die Lichter waren nicht in Ordnung, sondern flackerten wie alte Karbidlampen. Beim genauen Zusehen waren es sogar wirklich welche. Jetzt war alles egal. Seinetwegen kann der Wagen mitsamt Inhalt in den nächsten Straßengraben rennen, nur damit *er* von der Hölle befreit ist, dieses wildgewordene Urtier zu lenken. Und schon überkugelt sich der alte Ford und bleibt — alle Viere in die Luft streckend — im Straßengraben liegen. Außer ein paar Schnittwunden war nichts passiert und die ganze Familie

kroch, — ziemlich niedergedrückt — durch das zerbrochene Fenster heraus. — — —

Nach acht Stunden Fußmarsch kamen sie nach Mitternacht zuhause an. Unterwegs waren sie übereingekommen, sich zusammen, zu gemeinsamer Benutzung, einen funkel-nagelneuen Wagen anzuschaffen, wofür die Großmama Polsterschoner besticken wird mit der Aufschrift: «Nie wieder eine Occasion!»

Truc.

La Bibliothèque Nationale

La bibliothèque nationale?! à bon nombre de nos intellectuels ce nom ne dit pas grand chose; quelques-uns se rappellent peut-être qu'une bibliothèque appartenant à l'Etat est installée au deuxième étage de l'Athénée; d'autres, qui, par désœuvrement, lisent les relations des séances de la Chambre des députés, savent qu'il y était quelquefois question d'une réorganisation éventuelle de ladite bibliothèque. Le nombre de nos intellectuels qui y sont allés pour faire des recherches ou simplement pour emprunter un ouvrage est, hélas! bien restreint. Et pourtant ce ne sont ni les livres ni les manuscrits qui manquent à cette bibliothèque, fondée par décret du gouvernement de la République, peu après que le Luxembourg fut devenu le département des Forêts. Un décret, en effet, stipulait alors que les livres provenant du pillage des abbayes seraient réunis dans les chefs-lieux, afin d'y constituer les fonds d'une bibliothèque communale. Celle de Luxembourg se composait principalement de livres provenant du monastère d'Echternach et de St. Maximilien, connues pour la richesse et la rareté de leurs manuscrits. Aussi, de ces derniers les commissaires de la République firent-ils un tri dont le résultat fut l'envoi à Paris de soixante-douze documents. En manière de compensation, on remit au collègue échevinal un reçu contenant la promesse que les manuscrits enlevés seraient remplacés par des documents d'une valeur égale aux premiers. Hélas! il en fut de cette promesse comme de bien d'autres; et si l'administration en garde toujours le texte dans ses archives, elle a depuis longtemps perdu l'espoir de la voir se réaliser.

Les livres qui restaient furent relégués sous un hangar où, exposés à toutes les intempéries, ils auraient sans doute moi si jusqu'à leur complète décomposition, si un prêtre défroqué ne s'était ému de leur sort. Ayant été nommé

bibliothécaire, le ci-devant abbé obtint qu'on installât les livres au deuxième étage de l'Athénée où ils sont restés jusqu'à nos jours, sous le nom, tantôt de bibliothèque communale, tantôt de bibliothèque de l'Athénée ou de bibliothèque de la ville de Luxembourg. Vers 1865 ils échurent à l'Etat, dont ils sont depuis la propriété. Le livre le plus important en est une histoire naturelle de Pline datant du XII^e siècle et évaluée à un million de francs. Ce qui constitue le principal intérêt de cet ouvrage, c'est le fait que son texte contient des passages encore inédits du grand naturaliste romain. Parmi les autres manuscrits — il y en a plus d'une centaine, — relevons encore une chronique du VIII^e siècle, plusieurs livres d'heures richement reliés, illuminés et illustrés de très belles miniatures. Un nombre assez imposant d'incunables (dont quelques-uns d'un haut intérêt et d'une haute valeur), des éditions de luxe, des manuscrits d'auteurs luxembourgeois clôturent la liste des richesses dont s'enorgueillit notre bibliothèque nationale.

Comment se fait-il, dès lors, que celle-ci soit malgré tout si dépourvue de lecteurs?

La faute en incombe à son logement. Celui-ci se compose de hautes salles, mal éclairées, sentant le moisi, et dont le milieu et les murs sont occupés jusqu'au plafond par des tablettes vermoulues. Les casiers, de véritables nids de poussière, dans lesquels on a entassé les volumes sont d'accès difficile et même périlleux; plusieurs de ces casiers étant d'un équilibre plutôt douteux.

Il serait donc à espérer qu'après la construction du nouveau gymnase, on songe également à accorder à notre bibliothèque nationale un logement un peu plus digne d'elle.

C. F.

„Angst und Heldentum.“

Wer ist ein Held?

*Jemand, der die Furcht überwindet,
sich für ein gerechtes Ideal, für
eine den Menschen nützliche Tat oder
Forschung in Gefahr zu begeben.*

Es ist Nacht. Die tiefe Stille wird nur durch die ruhigen Atemzüge Karls und Maxens unterbrochen, die friedlich in ihren Betten schlafen.

Da plötzlich dringt zu dem Zimmer der Brüder ein geheimnisvolles, suchendes Klagen herauf.

Verschlafen richtet sich Max im Bett auf und horcht in das Dunkel. — Unten wimmert ein Kind. Das Klagen wird stärker, endet in einem wilden Schrei: Das kann kein Kind sein, diese hohe Stimme.

Eine Frau?

Ein Mensch wird gefoltert, schreit, kreischt.

Doch jetzt geht das Kreischen in eine Art Keuchen über, langatmig, gräßlich.

Das muß ein Tier sein, eine große Bestie.

Max atmet schwer, er stöhnt, versucht zu husten. Jetzt wirft er die Nachttischlampe hin, damit Karl aufwache.

Das tut der schließlich auch und wütet: „Morgen hab' ich Lateinprüfung; kannst du einen nicht schlafen lassen?“

„Da ist es wieder. Hörst du? Was ist das?!“

Karl lacht auf: „Das sind doch Katzen!“

„Katzen?“ Wahrhaftig! Jetzt sieht Max ein, daß es nur Katzen gewesen sein konnten.

Aber er bestreitet es: „Das Tier da unten muß viel größer gewesen sein. Nach langem Zögern gibt er's dann zu: „Es kann 'ne Katze gewesen sein.“ Er habe überhaupt nur sehen wollen, ob Karl sich erschrecke.

Beruhigt schläft er dann ein.

Hier sind zwei jedem Menschen eigene Instinkte angeführt. Erstens die Angst vor dem Unbekannten, die Urangst von der Jack London so viel geschrieben hat. Sie steckt nicht nur im Menschen, sie steckt auch im Tiere. Und das ist natürlich. Denn warum sollte etwas Unbekanntes nicht mächtiger sein als die betreffende Kreatur? Zweitens aber, beim Menschen, die Scham, dem andern einzugestehen, daß man sich gefürchtet habe. Diese Einstellung ist Dummheit.

Ich gehe nicht gern durch den dunkeln Wald. Dieses inneren Widerstandes brauche ich mich nicht zu schämen. Ein Tier fürchtet sich auch nicht vor der Dunkelheit und weiß doch bestimmt nichts von Gespenstern!

Es gibt keinen denkenden Menschen ohne Furcht. Und wer behauptet, er fürchte sich nie, den frage ich: „Wenn du dich nächtlich allein in einer unsicheren, dir unbekanntem Gegen befindest, und du hörst ein verdächtiges Geräusch, packt dich dann nicht die Angst? Greift dir da nicht etwas ans Herz? krampft es sich nicht zusammen?“

Wenn nicht, so beneide ich dich nicht, denn dir fehlt der eingeborene Instinkt und du bist der Natur entfremdet.

Chronique du club

Causerie «la Révolution française».

Jeudi, le 28 novembre 1935 notre camarade Claude Fischer, obéissant à son penchant pour l'histoire, a bien voulu nous donner un petit aperçu sur l'histoire de la révolution française. Cette causerie nous intéressa d'autant plus que le conférencier glissa avec sa bonhomie particulière, de temps en temps quelque anecdote très amusante dans ce sujet qui de par soi-même est plutôt aride. Nous profitons de l'occasion pour féliciter notre sympathique Claude d'avoir pris l'initiative d'ouvrir le cycle de nos conférences.

Agape de Noël.

Ce petit festin (peut-être sobre mais en tout cas exquis) rassembla une trentaine des gars les plus gais du club. Cette soirée, passée sous les branches d'un minuscule arbre de Noël, fut embellie par les cantiques de nos musiciens J. Lecorsais et A. Mergen.

Causerie «Le salon automobile de 1936».

Une des conférences qui mérite vraiment d'être relevée fut celle du camarade Dietrich Flörsheim. Ce jeune membre, qui au lieu de photos de stars, pend des gravures d'autos aux murs de sa garçonnière, nous familiarisa avec les améliorations de la technique moderne automobile. Entre autre il nous traça l'évolution de la carrosserie aérodynamique. Cette causerie vraiment réussie fut couronnée par la présentation des reproductions splendides de quelques types d'autos exposés au salon.

Thé dansant.

Le 22 janvier notre club organisa un thé dansant au Casino de Luxembourg. Cette petite manifestation de notre club, qui put se vanter d'une forte affluence, fut embellie par la présence des délégués de certains clubs amis (nous tenons encore une fois à remercier ces derniers de leur aimable attention). La fête se termina aux sons de quelques «fox» joués par nos camarades A. Mergen et E. Steffen.

Récital de piano Wilhelm Backhaus.

Jeudi le 6 février un grand nombre de camarades s'étaient donné rendez-vous au Casino de Luxembourg, pour assister au récital, donné par le célèbre pianiste W. Backhaus. Au programme figuraient cinq sonates de L. v. Beethoven, parmi lesquelles deux surtout attiraient l'attention du public: Sonate en la bémol majeur, Op. 26, connue pour son 3^e mouvement, la grave et déchirante «Marcia Funèbre» et Sonate en ut dièse mineur, Op. 27, «Au Clair de Lune», dont le mouvement final, «Presto Agitato», interprété avec une incomparable verve artistique, enthousiasma l'auditoire tout entier.

En général, nous voudrions relever que l'interprétation de M^r W. Backhaus ne fut pas moins étonnante par la technique achevée que par l'impression émouvante et la connaissance parfaite des détails les plus subtils de la partition.

Les trois autres sonates, moins connues d'ailleurs que les premières, nous transportèrent vers les régions élevées de la musique classique, absolument pure.

On applaudit vivement le grand artiste et on se sépara avec l'impression d'avoir assisté à un événement musical de tout premier ordre.

Nous tenons à remercier ici les «Amis de la Musique» qui avaient bien voulu accorder à nos membres des billets de faveur.

Visite des abattoirs de la Ville de Luxembourg.

Jeudi, le 13 février, une dizaine de membres, futurs médecins, se rassemblèrent pour visiter les abattoirs de la ville sous la conduite de M. Spartz. Pour compléter ce reportage nous renvoyons à l'article du camarade Bb.

Visite de la bibliothèque nationale.

Jeudi le 27 février et mardi le 3 mars le C. E. L. visita la bibliothèque nationale. M. le bibliothécaire P. Frieden nous reçut et nous exposa en quelques mots l'origine de la bibliothèque nationale. En même temps il nous montra quelques volumes des plus intéressants. Pour terminer cette visite si instructive on nous fit visiter les différentes

salles dans lesquelles la bibliothèque est installée. Remercions encore M^r Frieden et ses aides de nous avoir préparé un si charmant accueil.

A. E. P.

L'association pour l'éducation populaire (section de Luxembourg) a bien voulu mettre sa bibliothèque à la disposition des membres du C. E. L. Nous remercions ces messieurs du comité de l'A. E. P. et principalement Monsieur le professeur Thibaud, président de l'A. E. P., de nous avoir accordé ce grand avantage.

La bibliothèque se trouve au Palais municipal (entrée rue du Curé). Elle sera ouverte de nouveau aux élèves à partir du commencement du 3^e trimestre tous les mardis et vendredis de 6½ à 7½ heures du soir.

Bridge Club.

Nous portons à la connaissance de nos membres que nous venons d'organiser une section de bridge. Pour tout renseignement prière de s'adresser au secrétariat.

Les manifestations des clubs amis.

Nous remercions «les Etudiants Sans Filistes» de l'aimable invitation à leur soirée amicale. Cette soirée, présidée par notre camarade Elmar Leick, fut plus que réussie.

La section des Universitaires du G.E.I. organisa samedi, le 22 février, une «Soirée Nègre» au Pôle-Nord. Le C. E. L. se fit représenter à cette redoute, qui connut un succès vraiment extraordinaire, par les camarades G. Bastian et R. Koppes.

Füllfeder aller Systeme!

Reparaturen billigst!

Buchhandlung

ERNSTER

LUXEMBURG

Cacoletten a ———

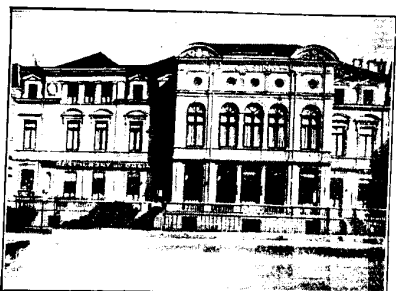
Rieslings Paschtéten

De' 2 gro'ss

SPECIALITÉTEN

vum

KAEMPF-KOHLER



CASINO

DE

LUXEMBOURG

Boulevard du Viaduc

en face du Pont Adolphe

Restaurant de 1^{er} ordre

Menus à 12-18-25 frs.
et à la carte

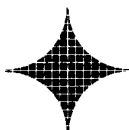
Cave réputée

par son grand choix en vins fins
luxembourgeois, franç. et allemands

Belle Terrasse

avec magnifique vue sur le Pont
Adolphe et la Vallée de la Pétrusse.

Boulangerie-Pâtisserie



P. NEYENS

SALON DE CONSOMMATION

==== 73, GRAND'RUE, 73 ====

Vous trouvez le beau vêtement sur mesure
pour messieurs à des prix modérés + + +

— Coupe impeccable —

A la maison

OLD ENGLAND

PLACE D'ARMES

Wer im

Maison Moderne

kauft

spart Geld

LA MAROQUINERIE
BRUXELLOISE

RUE NOTRE-DAME, 34
(Enneschtgass)

LUXEMBOURG
TÉLÉPHONE 28-78

La Maison accepte toutes Réparations

LA MAISON THIRY

ÉPICERIE FINE

18, RUE DE LA PORTE-NEUVE

recommande

SES



FRUITS, VINS
LIQUEURS
CHOCOLATS

PÂTISSERIE
BOURONE

— Salon —
de Consommation

27, Avenue de la Liberté

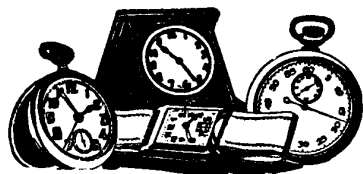


Articles sports

Francis POHL

Sports 

Luxembourg



UHREN ALLER ART

Brillantschmuck - Ringe

Reparaturen

Brillen-Schleiferei

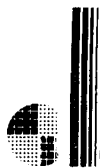
JOS. HUBERTY, LUXEMBOURG

Tel. 59-09

Großstraße, 40

Tel. 59-09

Pour les belles fleurs
une seule adresse



Maison Marie BACKES

— RUE DU CURÉ —

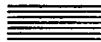
TÉLÉPHONE 20-39

== CHEMISERIE ==
CAROLA MERSCH
LUXEMBOURG

62, GRAND'RUE, 62

Tous les étudiants achètent chez

Francis POHL

Sports 

Luxembourg

Wer Qualität und Preis ... zu würdigen weiss

kauft **Oberhemden, Kravatten,
Hosenträger** und **Taschentücher** bei

Beffort. Bandermann

Succ. W. & C. Edelstein

LUXEMBURG, Krautmarkt-Ecke Pastorstr.

*Cette revue est tirée par
l'Imprimerie de la Cour*

Joseph BEFFORT

18, PLACE D'ARMES — Tél. 20-95

A la Renommée

das Warenhaus für Alle
die gut und billig kaufen wollen

A la Renommée

Luxembourg-Gare, Bahnhofstraße

-- CHAPELLERIE --
CHEMISERIE ROYALE
ERNEST BOMB

Le plus beau

Le plus chic

48, Avenue de la Liberté - LUXEMBOURG



SCHUHE jeder Art, gute Qualitäten
und billigst im

Schuhhaus THAL

LUXEMBURG, 34, Grosstrasse 34

Café Nic. Jentgen

Place d'Armes, 4, Luxembourg

Siège social {
C. E. L.
F. L. A.
R. C. L.
V. S. D. L.
F. C. L.



En dégustation:

Les célèbres

Bières Mousel

**réputées par leur finesse
et leur digestibilité**